

Élisabeth Ivanovsky est d'origine russe, installée en Belgique. Née en 1910, c'est une artiste de la même génération que Nathalie Parain et Rojan. Cependant elle n'a pas participé à l'aventure du Père Castor (traitée dans le numéro précédent de la Revue). C'est probablement ce qui explique qu'elle n'ait pas eu, en France, la même notoriété, malgré une œuvre considérable. Nul n'a mieux qu'elle maîtrisé des techniques qui servaient sa conception esthétique anticipant le rendu de son travail. Elle réussit une stylisation des formes, utilisant le pochoir et le cliché à plat ; elle magnifie les couleurs primaires par un jeu habile avec le « pur » noir ; sa très grande conscience de l'espace la conduit à une globalisation de la forme. Partageant la conscience artistique de son époque, elle renoue avec l'art primitif, son illustration de Bass Bassina Boulou, sur un récit de Franz Hellens en est l'émouvant témoignage.

Sa sensibilité pour le conte et le folklore partagée avec son mari René Meurant, s'exprime dans de nombreux ouvrages publiés par Desclée de Brouwer, et en particulier dans la délicieuse collection de minuscules « Pomme d'Api » aux Éditions des artistes.

- Quels souvenirs gardez-vous des livres de votre enfance ?

À 7 ans, j'ai découvert grâce à un oncle, une collection de livres occidentaux. Ils étaient dans le tiroir d'une armoire que je tirais de temps en temps. C'était un vrai bonheur, je me souviens d'un gros volume en anglais et en français. Parmi mes préférés il y avait *Les Mille et une nuits* à la belle reliure dorée avec des gravures très fouillées ; il y avait aussi les *Contes de Grimm* avec les illustrations à l'aquarelle de « Petite table couvre-toi » : prairie très verte, buisson d'égantier fleuri : le paradis.

À cette époque en Russie, il y avait beaucoup de livres sur la nature mais pas spécialement pour enfants. Tous les grands écrivains russes ont écrit pour les enfants : Dostoïevski, « Le Petit garçon à la fête de Noël du Christ », Tchekov, le meilleur, « Châtaigne », Léon Tolstoï, « Boucle d'or et les 3 ours », façon russe, très gaie, très drôle et Maxime Gorki, tellement rigolo ! Les écrivains n'appauvrirent pas la langue en voulant la mettre à la portée de l'enfant. Un enfant aime trouver les mots qu'il ne connaît pas. Il y a une telle saveur dans les mots que l'on ne comprend pas. Il faut trouver un langage qui va au cœur de l'enfant sans l'appauvrir.

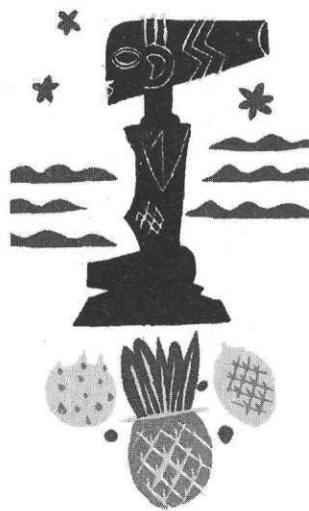
Mon attachement pour l'illustration a commencé très tôt. Avec mon frère nous lisions beaucoup et nous faisons nous-mêmes des livres que nous cousions. On était inspiré par l'ambiance des contes d'Oscar Wilde : dans ses contes on sentait la steppe.



TÊTE À TÊTE

avec

*Élisabeth
Ivanovsky*



Bass Bassina Boulou, ill. É. Ivanovsky,
Desclée de Brouwer

TÊTE À TÊTE



*L'Ours Brunet, ill. É. Ivanovsky,
Desclée de Brouwer*

Pour le 10^e volume on a acheté des cahiers d'écolier. Voilà mes débuts. Quand mon frère est parti faire une école de sport, le charme a été rompu.

- Quelle a été votre formation ?

À 13 ans je suis entrée à l'école de dessin de Kichineff, capitale de la Moldavie. On parlait de tout, on échangeait des idées, on était stimulés. On parlait même des films qu'on voyait. C'était une école que j'adorais. À 18 ans, à la fin de mes études, l'école a offert à quelques élèves des vacances dans les Carpates en Roumanie. Le matin on allait copier des fresques et des mosaïques byzantines dans les églises. Dans l'une il y avait un sarcophage recouvert de verre, un grand seigneur y reposait : Negrovod. C'était mystérieux... Cet été-là je n'ai fait que dessiner.

Les grandes copies des fresques envoyées par chemin de fer ne sont jamais arrivées mais j'ai gardé beaucoup de croquis et de petites gouaches de ce premier voyage.

J'ai eu une commande de Roumanie pour illustrer une série de livres didactiques. J'ai conservé le premier : un abécédaire illustré uniquement de petits personnages en vêtements populaires. Grâce à cela j'ai eu assez d'argent pour aller à Bruxelles. Je ne pensais pas y rester ; j'espérais aller et venir entre la Belgique et mon pays. Mais trente-six heures de train, ça coûte cher et je n'avais plus d'argent.

- Pourquoi le choix de Bruxelles ?

J'avais des amis qui allaient à Heidelberg, Liège et Gand. Dans ma classe, deux sont allés à l'école de La Cambre de Bruxelles¹. Ils ne sont pas restés car ils ne parlaient pas français. Moi je parlais français et allemand grâce à ma mère. J'aurais pu choisir l'Allemagne mais elle ne m'attirait pas. Je me suis rendu compte que Paris était plus cher que Bruxelles et que le rythme de vie était différent. Or quand vous vivez dans une province russe, votre rythme de vie n'est pas très rapide. Vous êtes un peu lié à la terre. En Belgique j'ai trouvé que le rythme me convenait bien.

1. Un arrêté royal de 1926 fonda l'Institut des Arts Décoratifs de la Cambre. Le destin de l'établissement est confié à Henry Van de Velde. Ce dernier, peintre et architecte très apprécié en Allemagne, avait dirigé antérieurement l'École des Arts appliqués de Weimar qui devint le Bauhaus. Les pratiques pédagogiques se voulaient novatrices et expérimentales et l'École attira de nombreux étudiants étrangers. L'histoire de « La Cambre » est mouvementée. À partir de 1938, Architecture et Arts Décoratifs y dialoguent jusqu'à ce qu'une réorganisation des études les sépare à nouveau. L'école a joué un rôle important dans la vie culturelle et artistique belge. De grands maîtres y ont enseigné. Au nombre de ceux-ci citons le peintre Paul Delvaux, chargé du cours de peinture monumentale. Actuellement l'École Nationale supérieure des Arts visuels de Bruxelles attire principalement des jeunes passionnés par la mode ou par la communication visuelle.



Deux contes russes, É. Ivanovsky, Desclée de Brouwer

TÊTE À TÊTE

avec

**Élisabeth
Ivanovsky**

De 1932 à 1935 j'ai suivi les cours d'illustration de La Cambre. On se faisait un monde dans ma ville natale de l'occident en général, parce qu'on lisait les livres en français et on pensait que tout était comme ça. Mais en fait, dans le cours d'illustration, il n'y avait ni échange d'idées, ni apport de pensée sur ce qu'est l'illustration. L'école de Kishineff était structuraliste. À ce moment là j'ai pris conscience qu'elle était très bien. Il y avait juste une chose : à La Cambre on gravait...

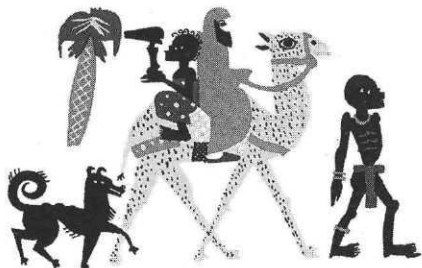
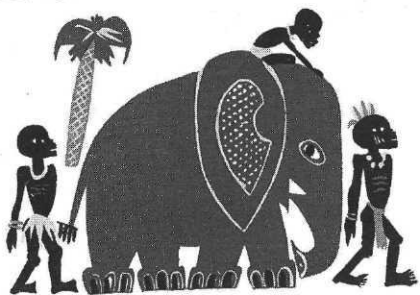
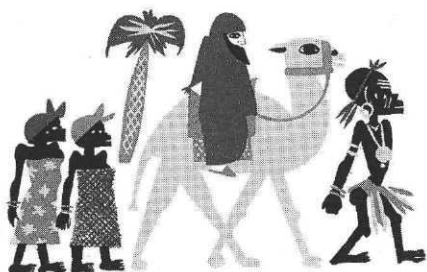
Ensuite je me suis inscrite au cours de théâtre, décors et costumes. C'est là que j'ai vraiment appris des choses qui me servaient pour l'illustration, qui est un art de la mise en scène avec l'espace et la couleur. En 1937 j'ai donc suivi les cours de théâtre du professeur Herman Tierlink dont on a monté la pièce « Elkelrijk ». C'était un professeur remarquable. L'un des élèves faisait le décor, l'autre les masques, moi je faisais les costumes. Certains ont été présentés lors de l'Exposition universelle de 1937. J'ai fait aussi des costumes pour le *Roman de Renart* dont j'ai conservé des croquis. Par la suite j'ai encore fait des costumes pour *Marie Tudor* au théâtre de la Monnaie.

La reine Élisabeth de Belgique m'a chargée de la décoration de la chambre des enfants royaux. Ceux-ci étaient orphelins de la reine Astrid et leur grand-mère qui veillait à leur éducation a voulu que la pièce où ils étudiaient soit décorée de cartes géographiques. On a eu l'intelligence de tendre les murs de toile et c'est sur ces toiles que j'ai peint. Grâce à cette commande, en 1937, j'ai eu assez d'argent pour retourner dans mon pays.

- Avez-vous continué à travailler pour le théâtre ?

Les derniers costumes que j'ai faits étaient pour Le carrosse du Saint-Sacrement. Ce travail prenait beaucoup de temps et je n'ai pas

TÊTE À TÊTE



eu le cœur de laisser mes trois enfants en les mettant à la crèche... En réalité j'aimais mieux l'illustration que le théâtre, en partie parce que je pouvais tout faire moi-même. Tout, sauf quand les éditeurs déterminaient une maquette dans laquelle il fallait s'inscrire.

Quand j'ai fait *Bass Bassina Boulou* de Franz Hellens² j'ai tout fait, sauf le choix du papier qui était très bon. À cette époque on était limité dans les moyens de reproduction. Le cliché à plat, procédé le moins coûteux, qui n'a pas de dégradé impose une espèce de rigueur. Tout est plat et c'est à vous d'équilibrer les choses. Pour cette technique, les dessins originaux sont faits à la gouache. La technique détermine le style. Ce procédé de cliché à plat permet d'exprimer globalement la forme. Un architecte m'a dit un jour que c'était mon meilleur livre, or je n'en doutais pas du tout !

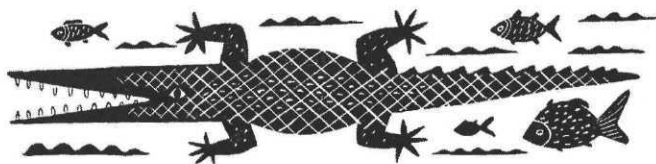
Le fétiche, héros de l'histoire de Bamboula et de *Bass Bassina Boulou* était un objet que Franz Hellens avait depuis sa jeunesse. Il a toujours eu ce personnage sur sa table et il y accordait beaucoup d'importance. Était-ce une sculpture africaine ou avait-il été façonné par Modigliani, qui avait fait le portrait de Franz Hellens ?

Bass Bassina Boulou tiré à 3000 exemplaires ne se vendait pas. C'est pourquoi il a été repris et divisé en deux livres, l'un *Bamboula le petit homme noir*, se passe en Afrique, l'autre, *Histoire d'une poupée noire*, à Paris. Pour étoffer cette nouvelle version l'éditeur De Brouwer m'a demandé de rajouter des frises, que j'ai faites en noir pur : le noir met en valeur la couleur.

- Est-ce seulement la technique qui a déterminé votre style ? Avez-vous été influencée par d'autres recherches qui se menaient à l'époque ?

« Il est certain que très jeunes, nous avons " respiré " l'air de la Révolution : rien ne pouvait plus être comme avant ; d'ailleurs déjà aux approches de la Révolution il y a eu Kandinsky et ceux de sa génération.

2. L'origine de *Bass Bassina Boulou* se trouve dans un récit de Franz Hellens, écrivain que la critique apparente au « réalisme magique ». Il a été en relation avec de nombreux artistes et écrivains de son temps : Modigliani, Supervielle, Maeterlinck, Gorki, Maïakovski, Essénine, Paulhan, Ponge, Éluard. Dans le *Disque vert*, il fait paraître quelques-uns des premiers textes de Henri Michaux et d'André Malraux.



Frise extraite de *Bamboula le petit homme noir*, Desclée de Brouwer

TÊTE À TÊTE

avec
**Élisabeth
Ivanovsky**

Dans mon cas, mes parents ayant tout perdu d'une vie aisée, en somme tout était réduit à l'essentiel, je respirais "l'air du temps" qui me dictait mes choix et ma façon de travailler. Étant très instinctive j'hésiterais à parler d'une éducation. D'ailleurs plus tard, en illustrant les livres je "m'imbibais" de l'esprit du livre (si esprit il y avait !) - Pour être juste, de toute façon dans chaque texte il y a toujours son rythme, sa coloration -. Mais le dépouillement matériel n'était pas étranger à "l'épuration" des formes.

Peu de couleurs, peu de papier, un matériau très simple - même des couleurs que je faisais moi-même - je parle toujours de ma vie d'adolescente à Kishineff - à partir des poudres de pigments et de caséine. Et une acceptation parfaite de cet état de choses. Et s'il faut parler d'une certaine éducation il s'agissait, dans nos fusains d'études de nu et de portraits, d'une rigueur de construction - qui allait de pair avec "l'épuration". De tout cela il m'est resté pour toujours une quête de plénitude de forme et de couleurs, d'équilibre. »³

Le moment d'enthousiasme provoqué par la révolution Russe a balayé l'intention moralisatrice qui régnait dans le livre pour enfants et a incité à faire de l'enfant un citoyen conscient. À cette époque les artistes ont rejeté le superflu, en épurant le style pour donner le plus d'expression.

- Avez-vous rencontré les artistes qui ont travaillé avec le Père Castor ?

Je n'ai pas eu l'opportunité de travailler pour le Père Castor mais grâce à Marcelle Vérité, une femme rayonnante, avec qui j'ai beaucoup collaboré, j'ai rencontré Nathalie Parain qui, à la NRF et au Père Castor a mis en pratique l'esthétique et les principes du constructivisme. J'ai aussi connu Romain Simon, dont la mère était russe.

- Où avez-vous publié à cette époque ?

Aux Éditions des artistes. Mon mari René Meurant, un « pur Wallon-Picard », poète et folkloriste faisait des petits textes ou des traductions de comptines et de chansons issues du folklore que j'illustrais (série Pomme d'Api). J'ai beaucoup aimé cette période.

3. Extrait d'une lettre d'Élisabeth Ivanovsky à Michèle Cochet, le 31 juillet 1998.



Dame Capucine, ill. É. Ivanovsky,
Desclée de Brouwer

Ensemble nous avons fait aussi *Bestiaire des songes* qui a eu le 1^{er} prix de la Ville de Bruxelles dans les années 37-38. J'ai beaucoup publié chez Desclée de Brouwer. J'ai illustré *L'Hôte mystérieux* de la princesse Anna Sherbatow, traduit par Serge Nabokov.

Quand je gardais le neveu de Nabokov je lui dessinais des petits personnages et des petits objets. Dans *Autres rivages*, Nabokov a cette belle phrase « l'embêtant de mourir c'est qu'on doit quitter les petits objets qu'on aime et qui rappellent quelqu'un ».

J'avais une amie russe qui était peintre, Ania Staritsky. Elle m'avait dit « voilà : je vais écrire des petites histoires, toi tu vas les illustrer et on va les présenter à un éditeur ». C'était une fille qui avait énormément d'esprit et elle a fait un texte très amusant, drôle et tendre. Seulement l'éditeur a bien voulu payer les dessins mais pas le texte. On a confié la fabrication de ce qui est devenu *Un tas d'histoire* à Jeanne Cape, une vieille demoiselle influente qui a refait quelque chose de très faible et pour vous dire une expression tout à fait grossière « cucul-la-praline ». Moi j'ai choisi les couleurs pour qu'elles s'accordent bien ; j'ai voulu qu'il y ait ce brun très chaud avec ce rouge qui répond bien et ce vert. Il n'y a pas de pochoir ici mais le principe du pochoir est pris en compte parce que ça donne un dégradé.

Pour les *Deux contes russes* on a fait de beaux clichés sur zinc ; je crois que même le texte est fait sur zinc.

Merci pour cet entretien. Et souhaitons qu'il contribue à faire redécouvrir vos livres.

Propos recueillis par Michèle Cochet, Élisabeth Lortie,
Michel Defourny,
(Association les Trois Ourses)



Élisabeth Lortie © Photo E. Lortie

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

*La bibliographie d'Élisabeth Ivanovsky compte plus de 400 titres.
Nous en avons sélectionné ici quelques-uns correspondant aux années
évoquées dans l'entretien.*

OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR ADULTES

Franz Hellens : *La Mort dans l'âme* ; *Nocturnal*.

Marcel Lecomte : *Les Minutes insolites*, 1936 (à l'enseigne du Paradis Perdu, illustration originale ornée de bois).

René Meurant : *Le Bestiaire des songes*.

Armand Bernier : *Le Sorcier triste*.

ILLUSTRATIONS DE LIVRES POUR ENFANTS

Desclée de Brouwer

Jeanne Cape : *Un Tas d'histoires*.

Franz Hellens : *Bass Bassina Boulou*, 1936

- *Bamboula le petit homme noir*.

- *Histoire d'une poupée noire*.

Henri Kubnick : *L'Ours Brunet*, 1937

Princesse Anna Sherbatov : *L'Hôte mystérieux* (traduction de Serge Nabokov).

Marcelle Vérité : *Rimes enfantines*, 1937 ; *Dame Capucine et autres chansons*, 1940 ; *Animaux de trait* ; *Papillons, fleurs, scarabées, petits poissons, baies, petits oiseaux, légumes, petits rongeurs* (Collection Histoire Naturelle).

Éditions des Artistes

- Collection Pomme d'Api :

Qui a volé mon nid ? Le Lièvre a des oreilles. Sais-tu compter ? Saint-Georges et le dragon. Le Petit chasseur a bon cœur. Noël. Pauvre mouche. Une Poule sur un mur. Saint-Nicolas.

- Collection Sans souci : (en vente chez Guy Le Prat)

Ourson, acrobate ; Jouez fleurettes ; Général coquelicot

Gautier Languereau

Marcelle Vérité : *Dans la lune* ; *Am stram gram* ; *Trois petits pinsons* (collection Dansons la capucine)

Mame

Refrains des prés et des bois (chansons harmonisées par J. Canteloupe)

Marcelle Vérité : *La Barbe de bonhomme Noël*, 1948

Seuil

Elsa Steinmann : *La Fontaine merveilleuse*, 1945

ÉDITION DE BIBLIOPHILIE

Tilj :

- *Circus* (pochoir et gouache), 1933

Édition des quatre (Bruxelles) :

- *Eux* : *Gulliver, Robinson, Don Quichotte* (3 planches coloriées au pochoir)

TÊTE
À
TÊTE

avec

Élisabeth
Ivanovsky